

nouvelles

Première nuit

Une anthologie du désir

Sous la direction de **Léonora Miano**



MÉMOIRE
D'ENCRIER 

PREMIÈRE NUIT
UNE ANTHOLOGIE DU DÉsir

Sous la direction
de
Léonora Miano

Nouvelles
de
Alfred Alexandre
Edem Awumey
Julien Delmaire
Frankito
Julien Mabilia Bissila
Léonora Miano
Jean-Marc Rosier
Insa Sané
Felwine Sarr
Sunjata
Georges Yémy

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

PRÉFACE

SUBVERSIVE SENSUALITÉ

Léonora Miano

Il y a bien des années, alors que, ne cherchant rien de précis, je farfouillais dans les rayonnages d'une librairie américaine de Paris, je suis tombée sur une anthologie intitulée *Érotique noire Black Erotica: A Celebration of Black Sensuality*¹. Cet ouvrage réjouissant, qui demeure sans équivalent dans l'espace francophone, rassemble de nombreux textes, aussi bien de fiction narrative que de poésie, souvent tirés d'œuvres déjà publiées. Les signatures les plus connues sont celles de Gloria Naylor, Barbara Chase-Riboud et Audre Lorde, qui ne comptent d'ailleurs pas parmi les écrivains africains américains les plus renommés dans les pays pratiquant le français. Peut-être en fut-il ainsi pour des questions liées aux droits... Quoi qu'il en soit, les écrits ne tournent pas autour du pot, pour aborder des sujets qui figurent au cœur des préoccupations humaines.

1 Miriam Decosta-Willis, Reginald Martin et Roseann P. Bell (dir.), New York, Anchor Books, 1992.

Or, à quelques exceptions près, les écrivains subsahariens, caribéens² et afropéens francophones semblent mettre un point d'honneur à éviter les questions relatives à l'intimité. Le couple et son expérience charnelle sont assez peu présents dans leur production, ce qui signifie que la vie elle-même n'y est pas décrite dans sa totalité. Cette absence indique à n'en pas douter un rapport complexe à soi, une difficulté à se mettre entièrement au centre de sa propre parole. La pudeur ne paraît pas une réponse valable, dans la mesure où ces mêmes auteurs sont tout à fait capables de dépeindre les plus atroces souffrances du corps. La chair meurtrie ne leur est pas le moins du monde étrangère et, lorsque la sexualité trouve sa place dans ce domaine, elle est brutale, avilissante. Que de viols, que de figures de prostituées, que d'appétits boulimiques où l'on dévore l'autre, où l'on cherche plus à disparaître en lui qu'à le connaître...

Ainsi, chez ces auteurs dépositaires d'arts de vivre parmi les plus sensuels au monde, Thanatos dame le pion à Éros avec une terrible constance. Puissance de vie toujours défaite par la force de mort. Ceci n'est pas anodin. La racialisation, ce processus à travers lequel l'individu perd le statut de sujet pour devenir un objet racial(isé), a consisté, pour ceux que l'Histoire a définis comme Noirs, à les considérer avant tout comme des corps. C'est en dénigrant ces corps, en les brutalisant,

2 Certains auteurs haïtiens se démarquent d'assez belle manière. Dans les trois catégories mentionnées, nous prenons principalement en compte les œuvres des écrivains les plus reconnus.

en les réifiant, qu'il fut possible de porter atteinte à la conscience de soi. Être en mesure de les montrer dans des postures de désir, voire de jouissance, au large des caricatures et d'un humour qui n'y touchera pas, à distance d'inutiles complexités formelles, aboutit à reprendre possession de ce qui fut dérobé. À le faire sciemment, puisqu'il est question de littérature, un art où dissimulation et simulation sont de puissantes entraves à l'excellence.

Jusqu'ici, les écrivains subsahariens et afrodescendants francophones, placés devant la nécessité de congédier les préjugés relatifs au corps noir, ont opté pour une stratégie de contournement du problème, soit en le persécutant eux-mêmes, soit en ne le traitant tout simplement pas. Il y aurait aussi, pour des auteurs avant tout publiés et lus dans des espaces au sein desquels les Noirs sont minorés, une forme de reddition devant les éventuelles attentes des éditeurs et des lecteurs. De fait, le couple amoureux et désirant, lorsqu'il sera mis en avant, présentera souvent un caractère mixte. Lors de la parution de l'un de mes romans, *Blues pour Élise*³, dans lequel on découvrait des amants noirs, le reproche d'avoir écrit un ouvrage raciste m'a été adressé. Afin de prouver mon ouverture d'esprit et mon adhésion au métissage, il n'aurait fallu créer que des couples dominos⁴. Nous voici devant l'évidence : les présupposés racistes

3 Léonora Miano, *Blues pour Élise*, Paris, Éditions Plon, 2010.

4 Il n'y en avait qu'un sur cinq, ce qui est une proportion élevée, en comparaison de ce qui se trouve dans les ouvrages d'auteurs blancs ou autres...

ayant la vie dure dans certaines sociétés, le désir des Noirs entre eux est perçu comme une agression. Loin d'inciter à la capitulation, ceci devrait susciter, chez les auteurs qui nous intéressent, les audaces qui leur manquent. Deux individus attirés l'un par l'autre, quel que soit leur phénotype, viennent parler d'humanité. Exclure de cette représentation du genre humain une catégorie donnée, celle à laquelle on appartient, celle dont on est issu, il n'y a pas de meilleure manière de se jeter soi-même à la poubelle.

Le caractère subversif d'une proposition littéraire faisant la part belle à l'amour et à la sensualité ne se limite pas aux productions subsahariennes et afrodescendantes. Il n'aura pas échappé au poète palestinien Mahmoud Darwich, par exemple, dont l'œuvre est connue pour la place qu'elle confère aux sens. Sous sa plume, on lira ces mots :

*Une main qui excite les vagues dans mon corps
Sa main, murmure qui frôle l'apogée
Prends-moi... Ici maintenant... Prends-moi!*⁵

Ou ceux-ci :

*Elle lui dit: Mon désir est comme un fruit
qu'on ne peut remettre à plus tard
pas de temps dans mon corps
pour attendre mon lendemain!*⁶

5 Mahmoud Darwich, *Une main qui répand le beau temps*, in *Comme des fleurs d'amandier ou plus loin*, Arles, Actes Sud, 2007.

6 Mahmoud Darwich, *Il lui dit: Ah si j'étais plus jeune*, *Ibid.*

Les tenants de la littérature engagée pourraient s'étonner de telles préoccupations chez un auteur ressortissant d'un peuple martyr. Il y a pourtant là une affirmation politique et spirituelle dont la force supplante celle d'une armée de poings levés. Il ne s'agit pas de prescrire aux auteurs subsahariens et afrodescendants de n'écrire que sur les joies de l'incarnation, mais de questionner une pratique de l'art littéraire qui revient, en fin de compte, à ne proposer qu'une vision tronquée de soi. À bien y regarder, la part dont on décide de s'amputer, peut-être sans s'en apercevoir, est précisément une de celles que l'oppression a voulu ravir en l'assignant à une infra-humanité. Cette réflexion sur le corps dans les lettres subsahariennes et afrodescendantes francophones transcende d'ailleurs la question du désir. Je m'empresse d'ajouter qu'il n'y a pas d'exemption me concernant, toute interrogation formulée dans ces lignes valant aussi pour moi. Nous savons faire pleurer, cela ne surprend personne, la chose est attendue, rassurante. Nous savons faire rire, ne ménageons pas nos efforts, et si nous tenons fermement un sceptre, c'est sans conteste celui du bouffon dont la prose est dite truculente, selon l'épithète consacrée. Nous savons faire la démonstration de notre intelligence, mettre en place des structures complexes devant lesquelles on criera au génie parce qu'on y aura rien compris, ne reculer devant aucun maniérisme ni procédé de nature à conforter notre sentiment de maîtriser la langue. Bien faisons-nous plaisir. N'omettons pas, pour autant, d'explorer une autre voie. Un chemin vers l'intégralité de soi, vers l'universalité du propos.

En effet, les sentiments, les vibrations de la chair, sont ce qu'il y a de plus universel.

Première nuit: une anthologie du désir n'a pas l'ambition de réitérer le projet *Black Erotica*, qui visait à célébrer un élément dont l'existence ne faisait pas de doute. Il suffit, pour s'en convaincre, d'écouter les paroles des plus grands tubes de la *soul music*. Ce sont des chansons érotiques, pas des petites bluettes. Nous n'en sommes pas tout à fait là dans la sphère francophone et, compte tenu de la situation, la charge sulfureuse attachée au terme *érotisme* aurait pu en crispier plus d'un. J'ai donc choisi de ne m'intéresser qu'au désir, laissant à chacun la liberté d'embrasser ou non toutes les acceptions du mot. Les textes parleraient d'eux-mêmes, révélant la capacité d'auteurs entrés dans la maturité à arpenter avec aisance les territoires de cette émotion si particulière. Il serait possible de ne pas franchir le seuil de la chambre à coucher, une thématique aussi subtile que celle-ci autorisant maintes éventualités, une large palette de feintes. J'ai cependant tenté d'indiquer une direction: afin qu'il soit question de couple et de sensualité, j'ai suggéré un contexte, celui de la *Première nuit*. Autant dire que la voie fut balisée.

Dans mon esprit, il s'agissait en outre de composer une anthologie de génération, en conviant à y prendre part des écrivains nés comme moi dans les années 1970. Les auteurs figurant dans *Première nuit: une anthologie du désir* ne sont donc plus des adolescents, et il n'y avait pas à craindre qu'ils ignorent de quoi il pouvait être question. Leurs profils et univers, fort différents,

promettaient un ensemble riche. Certains sont d'une rare polyvalence, pratiquant, en plus de l'écriture littéraire, des activités aussi diverses que la réalisation de documentaires, la mise en scène, le jeu d'acteur, la musique... Ils sont ici parce que j'ai de l'estime pour leur travail, et qu'ils méritent d'être mieux connus qu'ils ne le sont actuellement. Je tiens à remercier Alfred Alexandre, Edem Awumey, Julien Delmaire, Frankito, Julien Mabilia Bissila, Jean-Marc Rosier, Insa Sané, Felwine Sarr, Sunjata et Georges Yémy d'avoir accepté ma proposition. L'un d'entre eux ne l'a fait qu'à la condition que je rédige moi-même un texte. J'ai volontiers cédé à ce chantage amical, et composé avec bonheur une nouvelle pour cette anthologie du désir.

À l'instar des auteurs, les éditions Mémoire d'encrier ont d'emblée adhéré à *Première nuit: une anthologie du désir*, prenant le temps de s'y consacrer, lui trouvant une place dans un programme éditorial qui ne prévoyait rien de tel. Je voudrais remercier Rodney Saint-Eloi, qui m'a fait confiance, négligeant de se soucier comme il aurait pu le faire, comme d'autres n'y manqueront pas, de ma volonté de rassembler des auteurs du seul sexe masculin. La raison est double. D'une part, l'idée d'une femme passant commande à dix hommes d'une nouvelle sur le thème du désir me séduisait. D'autre part, j'envisage de soumettre un autre projet à des femmes, quelque chose de plus concret, afin d'apporter une dimension supplémentaire à ce travail sur l'intimité et sur le corps. Nul ne s'étonnera que j'accorde du crédit à ces dames, pour être en prise directe avec la réalité.

La plupart du temps, elles n'ont pas le choix. Le moment viendra de voir si elles se montrent aussi enthousiastes que leurs homologues masculins.

Pour l'heure, c'est avec joie que je vous invite à tourner la page.

Léonora Miano
Paris, janvier 2014

AIMER COMME CAÏN

Insa Sané

Hum! Je crois que le jour où Dieu a fait l'homme, Il devait avoir ses doches. Le prototype était défectueux, mais Il nous a conçus à la chaîne et balancés comme les produits bon marché que nous sommes. Quelle arnaque! Dieu m'a fait homme, putain! J'ai une bite, je pisse et je pleure de travers en plus d'être lâche. Il nous a greffé un cœur, alors pourquoi nous interdire d'aimer? Je suis un homme et toi aussi, mon frère.

— Je ne suis pas ton frère! Enfoiré!

Tu te trompes, frangin! Tu ne cesseras jamais de l'être. Même si, aujourd'hui, ce sera toi ou moi. Au fond, ça tu le sais. Hum! Je faisais déjà le con quand tu as emménagé dans ma Tour de Babel. On avait dix piges à l'époque. Je ne me trompe pas? On se prenait pour des superhéros; pas étonnant si tu es rapidement devenu mon compagnon d'aventure, mon alter ego. Sans déconner, t'avais l'air de sortir tout droit d'une BD avec ton boubou aux couleurs des tropiques, ton accent de la France d'ailleurs, tes principes à l'essence

de Maharadja. Moi, j'avais du goudron plein les rêves, mes dents de lait enracinées dans le ciment. Tu te souviens? Dans la jungle urbaine, il fallait se faire féroce pour ne pas être piétiné par le troupeau ; je t'avais donc appris à ne tendre l'autre joue que pour armer un coup de boule. Toi, tu m'as révélé que, sous les pavés, les verts pâturages avaient survécu. La nature a horreur des rides. Tôt ou tard, elle reprendrait ses droits. Ensemble, on s'est joué des lumières de la ville. On se croyait invulnérable, elles nous ont aveuglés. Souviens-toi :

« La ville aime la chair, l'ami.
Belle dans ses sombres habits.
Si au jour elle préfère la nuit
C'est que dans le noir elle se révèle.
La ville est sensuelle.
Elle est souvent cruelle.
Quand elle se promet pour la vie,
L'amour se fait la belle. »

Ouais! On entonnait ce refrain sans en saisir le sens. Tant pis! On bâtissait des cabanes avec des planches et des clous qu'on volait sur ces chantiers où les ouvriers s'acharnaient à fabriquer notre ville nouvelle; cette geôle qui, comme nous, grandissait à vue d'œil que c'en était flip-pant. Et aujourd'hui?! Aujourd'hui, on en est là. Je comprends les paroles: notre nature nous a perdus, les verts pâturages sont bel et bien ensevelis. Alors aujourd'hui, j'ai peur...

— Et t'as raison trembler! Comment t'as pu me faire ça?

Je n'ai pas peur pour moi, mon frère. C'est de nous qu'il s'agit. Nous. Notre histoire. Cet instinct fourbe qui pousse l'enfance à faire ses premiers pas et à se frayer un chemin entre les ronces. Cent fois, tu trébucheras. Toujours, tu te relèveras. Toi ou moi? Quelqu'un tombera. Tu le sais. Je le sais. L'autre se redressera. Enfin, c'est ce que je veux croire. Je te l'ai dit: j'ai été nourri très tôt au Mc Hollywood. Alors, ces foutus happy ends ont eu raison de ma lucidité, frangin.

— M'appelle pas comme ça! Je ne suis plus ton frère, si je l'ai jamais été!

Hum! Combien de frères peuvent se targuer d'avoir partagé autant de premières fois? Ta première vraie bagarre, j'étais là. Tu t'en souviens? Ils étaient combien? On avait douze ans et, justement, ils étaient autant de bougies prêtes à nous souffler. Drôles de travaux pour des talons d'Achille imberbes. Douze contre toi... et moi. On avait pris cher, hein? À la fin de l'épreuve, tu étais aussi beau qu'Elephant Man et j'avais des lèvres de Mursis sans les assiettes. On a définitivement su qu'on avait beau revêtir le costume – jean, baskets, casquette – on était dépourvus de super-pouvoirs.

Un pas après l'autre, on devenait Icare forgé dans le marbre chimérique de l'enfance et le fer fragile de *l'adulthood*. Le jour où tu es devenu homme, j'étais encore là. C'était aussi ma première fois. On avait quatorze ans, elle en avait quinze. Te souviens-tu de son nom?

Marie-Paule. Elle s'appelait Marie-Paule. Rappelle-toi. Elle se fringuait comme ces étoiles

mortes qui hantent les boulevards. Elle parlait tout le temps de cul et *son regard trahissait la fréquentation assidue* des bois infestés de fauves. Elle aimait se pencher théâtralement pour que chacun puisse vérifier la couleur de son string. Pas mal de rumeurs salaces circulaient à son sujet dans les couloirs du bahut. Elle ne faisait rien pour les démentir. Tu te rappelles ? La plupart des mecs du collège fantasmaient sur elle. Et combien se sont cassé les dents sur elle ? À leurs avances, elle répondait que le zizi ce n'était pas son truc, elle préférait le mâle.

En troisième, Marie-Paule était dans ma classe. C'est vrai que je louchais sur elle, mais je n'avais pas le cran de lui avouer qu'elle me foutait la trique. Je me contentais de mater du coin de l'œil quand elle faisait son cinéma. Je conservais ces images d'elle dans ma mémoire pour, le soir venu, me purger dans les chiottes de chez Dieu le père. Comme elle habitait à deux pâtés de notre immeuble, on a commencé à faire le trajet jusqu'au collège ensemble. C'est là qu'elle est devenue bizarre avec moi. Elle a arrêté de me parler de ses histoires de baise, alors que c'était pour ainsi dire le seul charme qu'avait sa compagnie. Et puis, j'ai eu l'impression, qu'à son tour, elle louchait sur moi comme moi sur ses sous-vêtements. Un jour, sur le chemin de l'école, elle m'a sorti que j'étais différent des autres mecs. Je ne savais pas comment prendre cette déclaration. Moi, différent ? Dieu m'a fait homme ! Je pleure de travers et j'ai un sexe qui se substitue à mon cerveau à la vue de la moindre parcelle de peau découverte.

Je t'avais confié cet échange. Toi, tu m'as ouvert les yeux : et je sus que j'étais nu. Il n'y avait rien d'amical dans son empressement à toujours vouloir s'asseoir à côté de moi en classe. J'avais quatorze ans, j'étais un garçon ; Marie-Paule, une fille. Elle était amoureuse de moi, mais comme Dieu m'avait fait homme, j'étais incapable de m'en rendre compte par moi-même. Pour étayer tes propos, tu t'en es remis à tes cours de catéchisme : « C'est ainsi qu'Il chassa Adam ; et Il mit à l'orient du jardin d'Eden les chérubins qui agitent une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie. » Du haut de tes quatorze ans, tu t'es mis à m'expliquer que ce sont ces foutus chérubins qui nous empêchent, les hommes et les femmes, de connaître cet amour véritable qui leur permettrait d'entrevoir le chemin qui mène à l'arbre de vie. J'étais impressionné. Oui ! Je vois que tu n'as pas effacé cet épisode de ta mémoire. Tant mieux parce que si tu te rappelles bien, c'est toi qui as su tirer avantage de la situation. Tu étais le chérubin dressé entre Marie-Paule et moi.

Tu m'avais convaincu que cette fille-là était à mes pieds, qu'elle ferait ce que je voudrais d'elle tant qu'elle serait persuadée qu'en retour je lui offrirais les miettes du conte de fées qu'elle s'était dessiné dans sa tête. Tu m'avais dit que tout le monde avait à y gagner. Marie-Paule, moi et toi. Tu m'avais juré que Marie-Paule était à moi. Tu t'étais gouré. On n'appartient à personne. Non, mon frère ! Même quand on s'aime, on ne s'appartient pas. Et si tu plantes le canon de ton Smith & Wesson sur ma tempe, c'est que tu te sens déposé. Il n'y a rien à recouvrer si ce n'est l'honneur

par le sang. Bref, reprenons! En ce qui concerne Marie-Paule, tu avais un plan.

C'était un samedi. La Marie-Paule qui n'avait jamais le droit de sortir de chez elle après l'école – je m'en étais très vite aperçu – s'était débrouillée pour se présenter au point de rendez-vous : au deuxième sous-sol de la cité. Elle portait un jean taille basse et un sweat rose guimauve. Camouflée dans des habits de fille bien, alors que je l'espérais dans ses fringues de pétasse. Elle s'était arrangé une espèce de chignon qui découvrait son long cou. Hum! Peut-être se disait-elle que j'étais le genre d'animal à sauter à la gorge du chaperon rouge. Peut-être me connaissait-elle mieux que je ne me connaissais moi-même.

Je répétais intérieurement le baratin qu'il fallait lui sortir, quand elle est arrivée. Marie-Paule culminait deux têtes au-dessus de moi. Elle s'était pliée en quatre pour me faire la bise. Elle avait dû verser le contenu entier du flacon de parfum de sa mère, parce que ma tête s'est mise à tourner. Avant de tomber dans les pommes, j'ai récité mon discours :

« Marie-Paule, est-ce que tu m'aimes? Non, ne réponds pas, tout de suite! Ça me fait tellement plaisir quand tu t'assieds à côté de moi en classe ou lorsqu'on se cherche des yeux dans la cour du collègue. Quand on est en contrôle et que tu places ta feuille pour que je puisse copier, je me dis que c'est parce que je compte pour toi. Aujourd'hui, je veux savoir si tu m'aimes ou si je me fais des films. Est-ce que tu m'aimes? »

Les tiens, Claude-Andrée L'Espérance
L'invention de la tribu, Catherine-Lune Grayson
Détour par First Avenue, Myrtille Devilmé
Éloge des ténèbres, Verly Dabel
Impasse Dignité, Emmelie Prophète
La prison des jours, Michel Soukar
Coulées, Mahigan Lepage
Maudite éducation, Gary Victor
Je ne savais pas que la vie serait si longue après la mort, collectif dirigé par Gary Victor
Jeune fille vue de dos, Céline Nannini
L'amant du lac, Virginia Pésémapéo Bordeleau
La nuit de l'Imoko, Boubacar Boris Diop
Les chants incomplets, Miguel Duplan
La dernière nuit de Cincinnatus Leconte, Michel Soukar
Cures et châtiments, Gary Victor
Des vies cassées, Nigel H. Thomas (traduit par Alexie Doucet)
Le testament des solitudes, Emmelie Prophète

Première nuit

Une anthologie du désir

Parlons du corps et de l'intimité avec Alfred Alexandre, Edem Awumey, Julien Delmaire, Frankito, Julien Mabilia Bissila, Jean-Marc Rosier, Insa Sané, Felwine Sarr, Sunjata et Georges Yémy. L'initiative est signée Léonora Miano, romancière. Elle demande à dix hommes, écrivains des mondes noirs, de raconter une première nuit d'amour. Les auteurs sont invités à rompre le silence, à naviguer entre Éros et Thanatos. Ainsi naît cette anthologie du désir où la rencontre amoureuse, le plaisir et la *sexualité subversive* se déclinent sous une diversité de tons et de formes. Un ouvrage passionnant, tout en frémissements, pulsions et vibrations.

Léonora Miano est née en 1973 à Douala. Installée en France depuis 1991, elle est l'auteure d'une œuvre remarquable. Lui a été décerné le Prix Femina pour son roman *La saison de l'ombre* (Grasset, 2013).